

Pierre Magnan

Pour saluer
Giono

Pour saluer Giono

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Denoël

La maison assassinée
Les courriers de la mort
La naine
L'amant du poivre d'âne
Le mystère de Séraphin Monge

Dans la collection Folio :

Le sang des Atrides
Le secret des andrones
Le commissaire dans la truffière (*à paraître*)
Le tombeau d'Hélios (*à paraître*)
Les charbonniers de la mort
La maison assassinée
Les courriers de la mort

En préparation :

Les contes de Laviolette
Chronique d'un château hanté
La folie Forcalquier

Tous les autres ouvrages de Pierre Magnan
sont épuisés et indisponibles en librairie.

Pierre Magnan

Pour saluer
Giono

Denoël

© by Éditions Denoël, 1990
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2-207-23804-0
B 23804-3

**Je dédie ces souvenirs
à Serge Fiorio
dont l'œuvre peint
respire à la même hauteur
que l'œuvre écrit de son cousin Giono.**

Au mois d'août 1937, mon ami Jef Scaniglia qui a dix-sept ans, deux de plus que moi, décide de fonder un journal et de l'appeler *Au-devant de la vie*. Un mois auparavant, dans le dessein inavoué d'approcher quelques filles en short, et lui, en particulier, dans l'espoir d'échapper un peu à la tendresse trop tutélaire d'un père à cheval sur les principes, nous avons adhéré d'enthousiasme au mouvement des Auberges de la jeunesse. Adhérer aux Auberges de la jeunesse en 1937, c'est comme proclamer qu'on fréquente assidûment les lupanars. Mais : le père de Jef est socialiste, mon père est communiste. Nous sommes deux enfants du Front populaire, *le frente crapular*, comme l'appelle avec conviction notre photographe local Léopold Duplan, lequel fait partie des Croix-de-Feu.

Puisqu'on est en train de secouer le panier, tant vaut-il qu'on en profite. L'Auberge de la jeunesse, à Manosque, c'est l'*Hostellerie des Carmes*, un bien beau nom qui recouvre un hôtel vétuste et mal considéré.

A force de ne pas avoir de clients, le tenancier, Auguste

Reynès, et son épouse se sont résignés à arborer le panonceau des A.J. et à transformer leur établissement en dortoir et salle de jeux. Il faut dire, et nous ne nous le dissimulons guère, que ce père et cette mère aubergistes ont plutôt l'allure d'une mère maquereille et d'un père maquereau que d'idéalistes prêts à risquer leur chemise sur la triomphante jeunesse. Néanmoins ils l'ont fait. Et l'auberge commence à voir passer des gars et des filles en short, munis de sacs à dos pourvus de fanions et chantant des chansons. C'est l'une de ces chansons qui donnera l'idée à mon ami Jef de fonder un journal et de l'appeler *Au-devant de la vie*. Les hommes de mon âge n'ont pas oublié cet air qui retentit encore dans ma tête avec toute sa mélancolique dérision prophétique :

*Ma blonde entends-tu dans la ville
siffler les fabriques et les trains ?
Allons au-devant de la vie,
Allons au-devant du matin.*

Notre journal ira donc *Au-devant de la vie*. Nous avons un imprimeur : Paul Drac, dont le fils René partage toutes nos aventures. Ce Paul Drac pendant vingt ans soutiendra la candidature malheureuse de tous les adversaires du député inamovible : Charles Baron. A chaque fois, en affiches diverses et tracts vengeurs, ils lui planteront un drapeau qui le fera mal aller, mais son tempérament juvénile l'entraînera toujours vers les causes perdues. Il est prêt à défendre la nôtre, de cause, et pourtant, l'an dernier encore, il se proclamait Croix-de-Feu.

Nous avons enrôlé, Jef a enrôlé, un grand garçon de dix-huit ans qu'il subjugue, pour être responsable du journal, car il faut avoir dix-huit ans pour être gérant de périodique.

Pour les textes, nous nous sentons tous les deux d'en remplir dix pages et de susciter des vocations. Pour le fric, Paul Drac fera le tour des commerçants de Manosque et toute la quatrième page, par petites portions, ne sera qu'un hymne au commerce manosquin. Pour les lecteurs, nous avons recopié à son insu, chez notre ami commun Maurice Chevaly qui a notre âge mais ne partage pas, encore, nos convictions, le fichier de son journal littéraire *La Muse*, journal polycopié et qui compte bien quatre-vingts lecteurs. Nous sommes fin prêts. Notre journal sera jeune, dynamique, ouvert à tous, mais surtout, surtout, il sera pacifiste car nos pères vomissent l'armée, les armées, nous ont appris à haïr la guerre et nous sentons bien qu'elle va nous happer. Mais nous avons beau avoir dix-sept et quinze ans, le dérisoire et le peu d'avenir de notre entreprise ne nous échappent pas si elle est livrée à notre seule infimité, à la seule fragilité de notre voix inaudible. C'est alors que Jef me dit :

— Il faudrait qu'on aille demander un article à Giono.

— Tu le connais Giono ?

— Non.

C'est faux. Giono nous le voyons tous les jours déambuler par Manosque, allant à la poste ou s'installant au café-glacier sur la terrasse pour contempler d'un œil inexpressif l'immensité de ce qu'il foment. L'œil bleu de Giono, principale caractéristique de son visage, est

comme celui des *menons* cornus des grands troupeaux. Nous le savons déjà très bien pour l'avoir si souvent contemplé à la dérobée : vide, vacant, anodin, ne voyant volontairement personne mais voyant tout. Toute sa vie, Giono promènera par Manosque ce regard objectif mais qui trie ce qu'il veut du spectacle du monde. Un jour, il me citera cette phrase du peintre Paul Laurens qui le dessine tout entier : « Aujourd'hui je ne vois que les cravates. »

Depuis des années déjà, Giono défile devant la perspicacité enfantine de nos regards investigateurs. Je ne dis pas admiratifs. Nos pères le classent mal et s'en méfient pour cette raison ; la population manosquine, bourgeoise, ouvrière ou agricole, n'ouvre jamais un livre et se demande de quoi peut bien vivre cet homme depuis qu'il a quitté la banque.

Un jour, j'avais huit ans, *Un de Baumugnes* cerné de bleu gisait épars dans la ruelle de mon père, sur la moisson de ses journaux hebdomadaires. Je m'en emparai, curieux. Ma mère survint, me fit lâcher le volume.

— Ne lis pas ça surtout que c'est plein de saloperies !

Le soir quand mon père rentra du travail, elle lui vola dans les plumes :

— Ne laisse plus traîner ces saloperies que le Pierrot pourrait les lire !

Le Pierrot c'était moi.

— Voi ! dit mon père. (En patois mais je traduis.) Ce ne sont pas des saloperies !

— Ah non ? Et ça !

Elle ouvre le livre et souligne d'un index rageur de

ménagère blanchi par les lessives, cette phrase qu'elle martèle : « (...) et un tatouage à la paume de la main où il y avait d'écrit " merde ". Il tripotait le blé avec ça ! »

Ce fut la première fois de ma vie que j'entendis, sans la lire, une phrase de Giono. Mais ma mère, dans son ignorance offusquée, venait de me dévoiler un univers.

Je n'avais jamais capté ce *gros mot* autrement que dans la bouche de mes proches et sous forme d'exclamation. Il me scandalisait ainsi écrit, mêlé au blé, pour lequel je professais une vénération d'instituteur de village, bien visible et comme fulgurant dans sa méprisable matière, grâce, mais cela je ne le savais pas, aux autres mots de la phrase, agencés pour provoquer dans l'esprit la déflagration de ce choc : *blé* et *merde*. Je voyais le *il* au bout de cette main, son caractère, sa maléfiance. Je voyais, sur le mot écrit en bleu (puisque le titre du livre était encadré en cette couleur), les grains de blé coulant liquides et s'y souillant, eux qui symbolisaient la pureté. J'étais émerveillé !

A huit ans toutefois passe comme l'éclair la sensation fugitive. Je volai vers d'autres plaisirs, et Giono disparut de ma mémoire aussi vite qu'il y était entré. Mais à quinze ans, sur le point de devenir rédacteur à *Au-devant de la vie*, il y a longtemps que, à portée de mes yeux, la présence physique de Giono s'impose et me captive.

Nous avons un poste de choix pour l'examiner à loisir : c'est le bout du boulevard de la Plaine, face au lévrier de bronze qui pose son énigme derrière les buis qui l'encerclent, lesquels, depuis cette époque, ont à peine grandi.

Nous nous tenons là, quatre ou cinq en grappe, maigres

et boutonneux, craintifs et avisés comme vol de corbeaux. Rien ne nous échappe de ce qui fait Manosque. Parmi nous, il y a Jacques Michel, fils d'Auguste, l'Auguste du roi d'Italie :

« Je sortais par le corridor, je remontais le trottoir de la Grand-Rue, j'ouvrais la porte de la boucherie, je disais :
“ Auguste ! Mon père écrit au roi d'Italie¹. ” »

Auguste, c'est l'ami d'enfance de Giono.

Parfois l'ami Jacques nous fait participer à la saga Giono :

— Giono a frété un taxi pour aller voir l'incendie à Pierrevert !

Ou bien :

— Tu vois cet homme là-bas qui parle à Giono, avec son chapeau de boy-scout tout cabossé et sa cape noire ? Eh bé, c'est André Gide !

Nous écarquillons des yeux immenses car il va sans dire que si nous ignorons l'œuvre de Giono, à plus forte raison n'avons-nous jamais entendu parler d'André Gide. Mais Giono l'homme, oui, nous le connaissons. Tous les jours que Dieu fait, sauf le dimanche, Giono descend de sa maison vers cinq heures du soir. Il passe devant la petite porte à jamais fermée et couronnée de lierre de M. Anglès, la villa des Violettes. Il a devant lui, à hauteur des yeux, le clocher de Saint-Sauveur auréolé, si c'est l'automne, par les fumées jaunes du charbon de Gaude. Il tourne le coin de la rue Dauphine, autour de la

1. Je cite de mémoire. Je n'ai pas retrouvé l'emplacement dans l'œuvre de Giono du texte original.

maison Paul et son immense panneau publicitaire : *Texaco. Une seule goutte compte.* En face de lui, il a le théâtre des Variétés qui fait bal le samedi soir. Il franchit le *Riou dei ratos* et alors, si c'est l'automne ou si c'est le printemps, il se heurte sous la plaine au *scabot* de dix mille moutons qui monte à l'alpe ou qui en descend.

De l'odeur de ce scabot (lou scabéou) qu'il traverse froissant sa cape de bure aux toisons des brebis ; de la confrontation de son œil bleu inexpressif par système avec ceux des béliers maîtres, bleus aussi et inexpressifs comme le sien ; de la vision des six pâtres noirs, rébarbatifs et héraldiques qui suintent leur misère sur les marches de la maison, chez Mme Dépieds, femme de l'adjoint au maire ; du vent souverain qui, dans les platanes au-dessus de lui, *chuchote la divine vérité (Le Poids du ciel)* ; de tout cela ! sont nés *Le Grand Troupeau* et *Le Serpent d'étoiles*, naîtront les interprétations prophétiques des grands mouvements convulsifs qui ont traversé le *xx^e* siècle avec leurs aspects de capricieuses galaxies en gestation, lesquelles ont froissé chez Giono son sens de l'équilibre et de l'harmonie universelle.

Ici, il baigne dans la matière de ses livres. Manosque est sa bibliothèque nécessaire et suffisante. Ne croyez pas, surtout quand il vous affirme le contraire, que le poète a besoin d'aller en chercher plus loin les éléments ni que ces derniers aient besoin d'être plus conséquents ou plus significatifs. L'œuvre est une flasque baudruche dans laquelle le poète va souffler pour la couvrir d'irisations. Pour Giono, ce scabot de têtes à yeux bleus prendra les dimensions de l'univers ; son bétail, ses pâtres, ses odeurs

et le vent de tristesse qui sur lui s'entendait, lui multiplie à l'infini les possibilités dramatiques qu'il comporte. Ces richesses véritables et solides étaient ici en un symbolisme étroitement et étrangement rassemblé comme si leur finalité n'était pas d'être ce qu'elles étaient en réalité, mais simplement de la matière à création. Il suffisait pour les transmuter de les détourner de leur mouvement propre par le mouvement plus subtil de l'écriture.

Voici donc Giono qui a traversé le scabot. Il pose le pied sur la première marche de l'escalier de la Plaine qui en comporte plus de cinquante en trois paliers. Vous pouvez encore les dénombrer : la matière qui est de la pierre de Banon n'est entamée en aucun endroit par les pas innombrables qui, depuis plus de cent ans, les ont escaladés ou dévalés.

Les puristes se sont moqués de nous parce que nous avons toujours parlé des *escaliers* de la Plaine ; c'est pourtant légitime. Il y en a deux, séparés par une haie de fusains, deux ouvrages bien distincts et qui autorisent le pluriel.

Giono, toute sa vie, sans aucune dérogation, empruntera toujours le même : celui de gauche en montant, tant à la montée qu'à la descente. Il a besoin pour travailler d'une certaine harmonie. Il me le dira bien souvent. Le creusement de ce sentier imaginaire, qui passe par la traversée du scabot et la montée par l'escalier gauche du boulevard de la Plaine, doit faire partie de ce besoin d'harmonie.

Comme lui sera nécessaire tout à l'heure cet arrêt au

café-glacier, au retour de la poste, au centre d'un aréopage sévère et sans sourire qui pèse au passage les âmes manosquines et commente en silence sa désapprobation permanente à l'égard de tout ce qui défile devant lui, c'est-à-dire tout Manosque. Car tout Manosque vient chercher son journal au kiosque vert à côté du glacier où, depuis peu, le mot *Hachette* est venu s'inscrire.

Cet aréopage je le vois devant moi comme si j'allais me lever pour lui permettre de parfaire sur moi son jugement. Des ombres qui occupent les sièges autour du guéridon de marbre, aucun de leurs traits mobiles ne m'a échappé en cinquante-cinq ans. Leurs voix, je les entends encore. Quand il n'est pas sur les chemins de Singapour ou de Yokohama (il est navigateur), il y a l'Auguste Michel (celui du roi d'Italie) ; il y a l'Auguste Franc, un homme de belle prestance, impassible et magistral, connu pour ses bons mots assassins, et le Paul Rolland, agent d'assurances de père en fils que nul ne vit jamais rien faire d'autre que de venir s'asseoir au même guéridon, à longueur de journée.

A part qu'ils font partie du cercle très restreint des amis manosquins de Giono (auquel il faut ajouter le fidèle d'entre les fidèles, Ludovic Eyriès, sur lequel il y aurait un livre à écrire et dont je vais reparler), deux de ces hommes ont quelque chose en commun, c'est qu'ils sont allés au Mexique. Giono parfois se moque gentiment d'eux. D'Auguste Franc il me dira :

— Ne crois pas qu'il a vu quelque chose du Mexique. En y allant, sur le bateau, il s'enfermait dans sa cabine pour apprendre la clarinette. Là-bas, dès qu'il sortait du

travail, il s'enfermait dans sa chambre pour apprendre la clarinette. Somme toute, ce grand événement du voyage au Mexique, ça lui a servi à devenir un magistral joueur de clarinette.

Ce sont ces hommes que tout à l'heure, après être allé poster son courrier, Giono rejoindra. Et nous les adolescents boutonneux et craintifs qui n'avons pour toute fonction dans la postérité que de renseigner notre méticuleuse curiosité afin de pouvoir nous souvenir, nous l'attendons.

Le voici : son chapeau noir aux larges ailes émerge d'abord, hissé au long de l'escalier, et tout de suite dessous le visage. Le visage, qu'à l'époque — plus tard il sera nu-tête — souligne à l'envers le chapeau. Rien dans ce visage n'est ordinaire. Nos pères, nos grands-pères, leurs voisins, nous ne nous arrêtons jamais sur leurs visages. Ils ne nous intriguent jamais. Le visage de Giono nous intrigue, nous intimide. « Mon visage asymétrique », dira-t-il. Nous ne savons pas ce que c'est que l'asymétrie d'un visage. Nous avons l'impression de nous trouver devant un homme qui n'est pas d'ici, qui n'est de nulle part.

Il est glabre. Ses oreilles sont un peu pointues vers le haut mais sans excès. Déjà, à trente-neuf ans qu'il a alors, son menton offre un certain empâtement qui ne dépassera jamais la mesure. Ses lèvres sont minces. On craint le sourire que, tout à l'heure peut-être, elles vont dessiner. (Comment peut-on croire qu'avec des lèvres si semblables à celles d'Henri Brulard, il ait pu ne pas aimer Stendhal du fond du cœur ?) Le nez est aussi aristocrati-

que que le front. Ce n'est que par cet adjectif, alors, que nous pouvons le désigner. C'est un nez fin, mince, renardier, captateur. Nous sommes habitués à nos nez communs, trognards, camus, en pomme de terre, ridicules pour tout dire et ne voyant pas plus loin qu'à leur bout. Ce nez-là, ce nez de notaire, même les deux maîtres, de père en fils, de nos mystérieuses officines à panonceaux, ne le possèdent pas, quelque peine qu'ils eussent pris pour tenter de le faire circuler dans leurs gènes, pourtant parfois accentués de sang bleu en pure perte. Notre nez de Bas-Alpin est ineffaçable. Il nous trahit et nous sert d'enseigne. Offrant sa surface camuse aux prêcheurs de toute boutique, il est l'emblème de notre circonspection.

Giono, en revanche, a ce nez que je ne reverrai de ma vie que chez sa fille Aline mais, chez elle, en plus désenchanté et plus timide.

Et que dire alors de ses yeux? Soit qu'ils aient été immenses par eux-mêmes, soit que la construction particulière de son visage, en feignant de les lui faire porter à fleur de tête, en eût rendu la dimension trompeuse, nous ne pouvons pas les regarder en face. Comme si nous avions peur d'être médusés, nous détournons notre regard du sien, même si nous sommes certains qu'il ne nous voit pas.

Des regards féroces ou trop câlins n'ont jamais fait baisser le nôtre, effronté. Et d'ailleurs, il ne nous est jamais venu à l'idée de nous soucier si peu que ce soit des yeux d'un homme. Seul nous mettrait en émoi s'il se portait sur nous, le regard d'Odette, là-bas en face, de

l'autre côté du lévrier, chez sa mère, à l'*Hôtel Pascal*, la tendre, la douce, la délicieuse Odette, de laquelle nous sommes tous amoureux en secret, pour laquelle nous sommes là en faction, ce qui nous permet, incidemment, chaque soir, de voir passer Giono, de le mesurer et, tout en évitant de le fixer en pleine figure, de rester vigilants sur son aspect du moment.

Mais on ne mesure pas l'immensurable sans en être ébranlé, sans être contaminé par son énigmatique présence. Giono ne nous captive pas seulement parce que son regard nous met en panique mais aussi parce que son pas large et tranquille ne ressemble non plus à aucun autre de nous connu. Ses pieds souples, on dirait qu'à chaque contact avec le sol, ils l'apprivoisent, ils le flattent, ils le caressent, qu'ils refont amitié avec lui, qu'ils sont ensemble accordés, le sol et les pas de Giono, comme deux vieilles connaissances qui se murmurent des choses que nous sommes incapables de comprendre.

Tel jour, tel soir, me promenant en compagnie de Jacques Michel parmi les feuilles mortes, j'entendis derrière moi un étrange bruit. Je me retournai. C'était Giono qui s'avavançait. Du boulevard de la Plaine (ce qui paraît inconcevable aujourd'hui), il n'empruntait jamais les trottoirs. Il s'avavançait seul, dans l'axe médian de la chaussée plus bombée à l'époque qu'aujourd'hui. Il s'avavançait, son courrier à la main, ni pressé ni flânant, fumant un odorant tabac dont le parfum inconnu le séparait encore plus irrémédiablement du modèle de nos grands-pères et de nos pères qui fumaient du gros-cul.

Giono s'avavançait donc. Mais le bruit qu'il faisait en

Pierre Magnan

Pour saluer Giono

«Au Contadour (en 1937, Pierre Magnan a quinze ans), quand Giono, Lucien ou Fluchère ne nous font pas la lecture, la grosse question est de savoir ce qu'on fera en cas de guerre : renvoyer son fascicule de mobilisation, résister aux gendarmes, faire un fort Chabrol de la paix, se laisser fusiller sur place et pour les femmes se coucher sur les rails dans les gares. Je n'entendrai jamais Giono, ni ici ni ailleurs, prendre parti dans ce débat autrement qu'en s'engageant personnellement. Jamais il ne donnera de directives à quiconque. "Marchez seul. Que votre clarté vous suffise" – "Je n'écris pas pour qu'on me suive. J'écris pour que chacun fasse son compte en soi."»

Ce n'est pas une hagiographie de Giono que propose Magnan mais un récit minutieux de leurs rencontres quasi quotidiennes pendant tant d'années, à Manosque. C'est aussi un double portrait, du maître dont l'adolescent s'émerveille, et de l'apprenti qui tait jalousement que lui aussi rêve d'écriture.



B 23804.3  1-91
ISBN 2.207.23804-0
85 FF TTC